

Jacques Attali, *Histoire du temps*, Paris, Fayard, 1982, 333 p.

Jean-Yves Chouinard

Number 6, Fall 1984

La réforme des institutions politiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040474ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040474ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (print)

1918-6584 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chouinard, J.-Y. (1984). Review of [Jacques Attali, *Histoire du temps*, Paris, Fayard, 1982, 333 p.] *Politique*, (6), 205–209. <https://doi.org/10.7202/040474ar>

Jacques Attali, *Histoire du temps*, Paris, Fayard, 1982, 333 p.

Il n'est certes pas sans intérêt que la recension d'un ouvrage sur *les* histoires du temps paraisse dans une revue de science politique car, comme dirait Gérard Bergeron, politologues, politistes et politiciens (ces qualificatifs sont interchangeable pour Attali) tendent à politifier tout ce que la gouverne elle-même tend à politifier. C'est bien le sort réservé au temps qui, sous la plume de l'auteur, semble d'abord être une « chose » au sens durkeimmien (9) mais qui est en fait présenté comme un objet socio-politique, voire un instrument de circonscienciation de la violence et, partant, un instrument du pouvoir.

Attali n'a sans doute pas besoin d'être présenté, mais pour avoir une idée des notions économiques et politiques auxquelles « s'enchevêtrent » celles des « formes du temps », un rappel est peut-être utile. L'auteur a, entre autre, écrit : *Analyse économique de la vie politique* (1973), *Modèles politiques* (1974) et *L'ordre cannibale* (1979). Il est (ou était, du moins jusqu'au récent gouvernement Fabius) conseiller du président Mitterrand. Plusieurs des idées que l'auteur a développées dans les ouvrages précités se retrouvent dans *Histoire du temps*.

Toutefois, ce dernier livre est de lecture plus facile que *Modèles politiques*, par exemple. C'est un texte léger, alerte même, qui se lit comme un roman, ou plutôt, comme quatre « nouvelles » où chacun des « Temps » est désigné par les deux principaux éléments de sa mesure, soit la « source d'énergie » et le « régulateur ». Ainsi, « l'eau et le cadran » au temps des dieux où l'ordre social est d'abord réglé par les rythmes et calendriers du sacré et ensuite par les cloches d'église, de couvent et les beffrois des villes; « poids et foliot » au temps des Corps alors que les horlogers et les astronomes mettent au point les mécanismes du temps où l'ordre social des carnivals et des foires est régulé par les cloches et les fêtes de police pendant que se dessine un temps rural distinct d'un temps

urbain; «le ressort et l'ancre» apparaissent au temps des Machines(-outil), de la précision en série, donc: portiers des manufactures, pointeuses (horodateurs) des usines, chaînes de montage et division du travail; finalement «quartz et code» au temps des Crises, celles du temps des machines qui laissent entrevoir un temps des Codes dont l'ébauche existe déjà dans les calendriers électroniques. Voilà les temps dont nous parle Attali.

Ces divisions ne sont pas à proprement parler des catégories analytiques mais plutôt des périodicités commodes pour la répartition de l'ouvrage en quatre chapitres. Cette répartition ne doit pas faire illusion car, les diverses «formes du temps», plus précisément, les différentes perceptions et mesures du temps se chevauchent, «s'enchevêtrent, se superposent en se succédant», comme le dit l'auteur (37). En réalité ce ne sont pas *des* histoires du temps mais *une* histoire des techniques de mesure du temps et de l'usage que les sociétés occidentales en ont fait. Dans cet ouvrage il y a un peu plus qu'une monographie bien documentée où les sources empirico-historiques sont ordonnées sous la forme d'un récit. À la première lecture, il semble que ce pourrait être un essai dans lequel il serait possible d'y déceler une esquisse sinon un effort de théorisation. Cependant en relisant plusieurs fois certains passages des 37 premières pages avec un esprit critique bachelardien, on se rend compte qu'il n'en est rien.

«D'abord, écrit Attali, le temps ne se réduit pas à sa mesure: comme l'eau ne se confond pas avec son poids, ni l'espace avec son volume, le temps a une existence irréductible à sa durée...» (34). La sophistication de cette phrase surprend! Premièrement, l'eau a des propriétés substantielles, c'est un corps composé de deux volumes d'hydrogène à un volume d'oxygène, et 1 cm³ d'eau 4°C pèse sensiblement 1 g. Dire que «l'eau ne se confond pas avec son poids» est une vérité qui relève du monde des apparences, ce n'est pas rigoureusement exact. Deuxièmement, l'espace *in se* ou *per se* n'a pas de volume, un volume est un espace occupé par

l'étendue tridimensionnelle d'un corps. Or, donner implicitement à entendre que l'espace a un volume et poser explicitement que le temps «*a une existence*», c'est faire un double postulat substantialiste cartésien, inacceptable. Si le temps et l'espace peuvent, à la limite, être inclus dans une même catégorie, celle-ci ne peut certainement pas comprendre l'eau.

L'auteur en arrive à faire cette analogie, ou plutôt cet amalgame, en partant du constat que «la conception du temps dans les sociétés disparues est à peu près inconnue». Il fait donc «le pari théorique que la pratique du temps dans les sociétés primitives peut être reconstruite à partir» des indices que sont «les mythes qui racontent le temps, et les langues qui le nomment» (17). Plus loin il mentionne que «le monde grec a donné naissance à l'un des mythes les plus difficiles à décrypter, reliant le temps à l'espace, à la violence...» et, il se demande si «la proximité phonique de Kronos et Chronos» est une pure coïncidence, ou «la clef du rapport entre temps et violence chez les Grecs. Question non résolue, dit Attali, qui résume pourtant l'essentiel des interrogations de l'ordre social moderne. Les premiers Grecs, poursuit-il, assimilent le temps à Oceanos, le fleuve divin qui encercle la terre et l'univers». (27-28)

Voilà, Attali fait de même à la page 34 où le temps, l'eau, l'espace et la violence circonstanciée sont mis à contribution sur un fond mythologique. L'hypothèse qu'il formule à partir de ces idées en témoigne. Il fait le postulat implicite que c'est le changement de mesure du temps qui amène le changement social, «...toute représentation du temps est dépendante de l'ordre social qu'elle structure» (34-35). Ensuite, l'auteur entend «montrer» qu'«il existe un lien entre mesure du temps et ordre social» et que partant il y a «un lien entre changement de mesure du temps et changement social» (35-36). Attali fait une lecture de l'ordre social à partir d'une grille calquée sur le modèle des mythologies grecque et romaine. Ou encore, c'est un développement, un pro-

longement historié (dans le temps), une transposition, une version ancienne servie à la moderne. En somme, c'est une suite donnée à ces mythes, une interprétation mythologique sinon une mystification de l'histoire des instruments de mesure du temps et de l'usage tant des mesures que du temps.

Ce n'est pas sans importance, c'est même très intéressant. Aussi, doit-on se prémunir contre l'aura des mythes qui entoure la notion du temps. Ce dernier n'a pas d'existence ontologique ni matérielle, c'est une abstraction, un concept opératoire, tout au plus une donnée phénoménologique. Il faut écarter tout substantialisme ou animisme et se méfier des définitions et des hypothèses aux trop nombreux postulats implicites. Pour ne pas en rester à une recension de complaisance et se bien prémunir on doit absolument souligner l'importance pour les politologues de tenir compte du temps dans la théorisation, ce dont ne parle pas Attali. En effet, découper un modèle verbal et en dater les parties, même avec des analyses synchroniques ou diachroniques à la Ferdinand de Saussure, n'est pas suffisant. Temps discret et temps continu devraient avoir une signification, si tant est que les comportements des systèmes qui varient dans le temps permettent, en termes d'explication/prédiction, de les mieux comparer que ne le font les typologies et/ou leurs taxonomies.

Quoi qu'il en soit, avec les microordinateurs pratiquement à la portée de chaque chercheur, un modèle, «de culture langagière» selon l'expression de Laborit, devrait au moins prévoir tenir formellement compte du temps. De cela Attali n'en dit mot. C'est tout de même prendre un sérieux retard sur les «montres à quartz», les «calendriers électroniques» qui, selon la prospective attalienne (303 et ss), sont déjà et de plus en plus couplés aux machines. Mais, omettre, sciemment ou non, la simulation du temps c'est, surtout pour les sciences sociales, ne pas constater «l'encombrement du temps» dont Attali nous entretient pourtant avec beaucoup d'à-propos (284-302).

C'est pourquoi il convient, après une lecture instructive et fort intéressante de *Histoires du temps*, de situer ce livre par rapport à deux autres ouvrages. Le premier, *Le macroscopie. Vers une vision globale* de Joël de Rosnay (1975) qui, si on le relit dans une perspective attalienne, pourrait être réintitulé: «Les boucles de rétroaction: du temps en conserve.» Le deuxième, *Le Calcul, l'Imprévu. Les figures du temps de Képler à Thom*, (1984) dont le titre attalien serait peut-être: «Du temps des harmonies à celui des catastrophes». Ce disant on indique que l'ouvrage d'Attali peut non seulement procurer, même au lecteur averti, une occasion de détente mais aussi une prise de conscience sinon une source documentaire additionnelle.

Jean-Yves Chouinard
Université Laval